

L'histoire racontée du siège de 1622

Retranscription de la conférence du 26 août 2016 - Jean-Baptiste Fol

Introduction de Jean-Pierre Amalric

L'assassinat d'Henri IV en 1610 ouvre une période d'incertitude et de flottement qui se prolonge avec la régence de sa veuve Marie de Médicis, qui, avec une pratique toute florentine du pouvoir, va s'aliéner tour à tour les sympathies et les soutiens des uns et des autres, essayer, en distribuant des faveurs et des grâces, de se concilier le soutien de certains autres, et en réalité plonger le royaume dans un état de crise larvée, dans laquelle je distinguerai deux phénomènes parallèles, qui d'ailleurs se croisent et se renforcent l'un l'autre.

L'un est, du côté catholique, une expansion de l'esprit de la Contre-Réforme, qui se manifeste effectivement avec l'apparition et la formation de ce qu'on appelle dans les chroniques de l'époque le « parti dévot », dans lequel un certain nombre d'ecclésiastiques jouent un rôle important. Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire par exemple, et un jeune évêque qui fera parler de lui plus tard, mais qui n'est pas encore cardinal à ce moment-là, qui s'appelle Richelieu – il s'en séparera plus tard –, et puis certains membres d'ordres religieux, en particulier jésuites, qui ont développé une sorte de stratégie pour influencer sur le pouvoir alors détenu par la Régente. Or ce parti dévot considère que l'édit de Nantes, promulgué

par le feu Roi Henri IV en 1598, n'est qu'un expédient passager, qui donne trop d'espace à la Religion Prétendue Réformée, la « R.P.R. » (puisque c'est le nom officiel par lequel on la désigne). Et donc il va développer tout une série de manœuvres pour progressivement saper les dispositions de cet édit de Nantes afin de réduire fortement la liberté religieuse qu'il avait consentie aux protestants.

De l'autre côté, il y a la politique du « parti protestant », solidement organisé, qui dans ces années-là va connaître une division de plus en plus profonde entre deux attitudes : ceux qu'on va appeler les prudents, qui ont à leur tête un ancien conseiller d'Henri IV, Duplessis-Mornay, qui pense qu'il faut, étant

soumis à un État monarchique, tenir compte de la volonté royale et faire s'il le faut des concessions. Et de l'autre les fermes qui vont se ranger finalement derrière un personnage flamboyant, le duc de Rohan, qui a d'ailleurs obtenu son titre d'Henri IV, qui est le gendre de Sully (le principal ministre d'Henri IV), est l'un des très grands aristocrates du royaume et va vouer sa vie à la défense et à la promotion du protestantisme français.

Sans entrer plus avant dans le détail des antécédents immédiats de ce qui va déboucher sur un affrontement et même sur une guerre civile, c'est la décision prise par le jeune Roi (15 ans), qui vient d'enlever le pouvoir à sa mère (en faisant assassiner son favori Concini), de relever le gant que lui tend l'assemblée du clergé de France. Celle-ci lui demande de mettre fin à la situation scandaleuse, peut-être anormale effectivement, du Béarn. La vicomté de Béarn, héritée d'Henri IV, qui appartenait au royaume de France sans lui appartenir, qui avait un statut ambigu, n'avait pas appliqué en réalité l'édit de 1598 puisque le culte catholique n'y avait pas été rétabli. Richelieu, personnage qui à ce moment-là pointe à l'horizon, lance un discours enflammé, extraordinairement belliciste, pour appeler le roi à conduire en Béarn une sorte de croisade afin d'y rétablir le culte catholique. Une armée s'ébranle pour le Béarn, nous sommes en 1620.

Cette initiative est perçue par la faction « ferme » des protestants comme une déclaration de guerre. Convoquée en 1621 à La Rochelle, leur assemblée va être interdite par le pouvoir royal, et prendre donc dès le début un caractère séditieux, voire révolutionnaire. Cette assemblée décide d'organiser le royaume en huit grandes régions militaires avec à leur tête dans chacune d'elle un aristocrate. Rohan va se voir attribuer ce qu'on

appelait alors la Haute Guyenne (composée des provinces de Quercy et de Rouergue), mais très vite ses pouvoirs vont s'étendre aussi sur le Languedoc. En fait Rohan se retrouve à la tête de tout le protestantisme méridional.

C'est pour contrecarrer cette organisation militaire du protestantisme que, de nouveau, en avril 1621, Louis XIII réunit une armée – on parle de 40 000 hommes – qui va d'abord se diriger vers les rivages de l'Atlantique. Elle combat sur l'île de Ré, contourne La Rochelle, continue en soumettant plusieurs places dans l'Aquitaine bordelaise, puis s'engage dans la vallée de la Garonne. Quel va être son objectif précis? Ce sera Montauban. Montauban sera l'objet d'un siège de plusieurs mois, dirigé par le roi en personne, et qui va se terminer de façon catastrophique, lui infligeant une véritable honte: le roi a dû lever le siège de Montauban.

En 1622, Louis XIII ne se tient pas pour battu. Effectivement il prend des risques puisque son prestige a été très durement atteint. Il reprend la route, il ne va pas cette fois attaquer Montauban: il l'évite comme il aura évité La Rochelle; ce sont des places décidément trop risquées. De proche en proche il va s'attaquer à des objectifs secondaires mais significatifs. Ce sera d'abord Nègrepelisse, mal défendue, qui va être prise en très peu de jours et livrée à un saccage, un massacre punitif terrible. C'est dans cette atmosphère chargée d'orage et de menaces que l'armée royale va s'approcher de sa deuxième cible: Saint-Antonin.

Jean-Pierre Amalric

Le roi, installé à Piquecos, pensait que les protestants viendraient l'affronter, mais voyant qu'ils restent dans les murs de leurs villes, le 8 juin 1622, il lance ses troupes. Au matin une partie d'entre elles se présente devant Nègrepelisse, et en fin d'après-midi d'autres arrivent sur Pechdax, le sommet qui surplombe au nord-ouest Saint-Antonin.

Il faut se rendre compte que le relief a une énorme importance : pour arriver devant les murs de la ville, elles vont mettre trois jours. Il est impossible pour des armées caparaçonnées, lourdement équipées, de descendre le long de Pechdax (200 mètres de dénivelé sur des pentes moyennes de 45°), elles sont donc obligées de faire un détour et de passer par ce qu'on appelle la côte de Liquière. La ville est prête : elle a participé à la Réforme dès l'origine et depuis un demi-siècle elle se prépare à être attaquée, elle a non seulement entretenu ses vieilles fortifications du Moyen Âge, mais elle a développé tout un système de défenses modernes, « à la Vauban », dont je vous parlerai plus tard.

Cette géographie a un rôle stratégique, elle a aussi un rôle historique parce qu'elle a empêché le développement du village, ce qui fait qu'aujourd'hui, même si Saint-Antonin s'est beaucoup transformé en 400 ans, on peut malgré tout facilement imaginer à quoi il ressemblait (contrairement à Montauban par exemple). Le village est alors enfermé dans le boulevard circulaire : c'est l'espace qu'occupaient les fortifications moyenâgeuses. Il faut imaginer qu'autour il n'y a que quelques bâtiments épars, quelques moulins, fermes et pigeonniers fortifiés pour l'occasion, mais l'ensemble est non construit. Le relief autour du village est presque totalement déboisé, le bois servait à la construction, au chauffage et à la cuisine et ne restent que quelques vieux

arbres çà et là, rien à voir avec la végétation actuelle.

Par ailleurs, on est dans une période d'insécurité qui dure depuis des années, particulièrement virulente depuis deux ans, ce qui fait que les zones ordinairement cultivées sont abandonnées ou très dégradées. Et enfin, les habitants de Saint-Antonin s'étant préparés au siège, ils ont ruiné tous les chemins. L'accès au village est très compliqué, les premiers combats se passent hors la ville, les défenseurs faisant des sorties pour refouler l'avance des assaillants. Les armées royales arrivent le 8 juin, et ce n'est que le 12 dans l'après-midi qu'elles peuvent commencer à attaquer les murs de la ville.

Ce siège est bien sûr un moment extrêmement tragique qui se finit très mal pour le village, il y a des scènes réellement dantesques, mais, vous allez le voir c'est assez étonnant, il y a beaucoup de moments assez légers. Au tout début il y a trois régiments et une compagnie de cheveu-légers qui arrivent sur Pechdax. Cela représente environ 7 000 hommes, le village étant défendu par 1 200 volontaires. Les soldats royaux vont avoir beaucoup de mal à descendre la côte de Liquière et vont mettre deux jours à parvenir à traverser la Bonnette et à prendre le moulin du Ponget. Un des chroniqueurs du siège, du côté de Saint-Antonin, nous explique que le 10 ils font 11 prisonniers, puis le lendemain ils en font 10, et qu'ils ne les tuent pas, ils les « remettent à l'eau », un propos qui ressemble à une expression de pêcheurs remettant à l'eau les petits poissons qui ne font pas la maille. Il faut savoir que parmi les régiments qui attaquent, celui qui a été remis à l'eau c'est le régiment dit de « Vibraye ». À cette époque-là, il y a des régiments royaux, des régiments permanents, et puis il y a des régiments occasionnels car les nobles qui



Superposition du cadastre actuel de Saint-Antonin et du tracé des fortifications d'après le plan de Barry

sont assez fortunés se payent un régiment. Et Monsieur de Vibraye a mis à la disposition du Roi un régiment qu'il a composé en avril, donc en fait ce sont des « bleus », ce sont des petits jeunes qui viennent de s'engager dont beaucoup d'entre eux viennent de Najac ou de Caylus. Donc on peut imaginer que lors des combats les ennemis se connaissent, du moins qu'ils ne sont pas étrangers les uns aux autres, et lorsqu'on fait des prisonniers... on les remet à l'eau! C'est assez léger mais cela ne va pas durer.

C'est encore le début du siège. La journée du 10, il n'y a eu qu'un seul blessé à Saint-

Antonin: David Roussenac dit Touly. On nous dit que la journée du 11, les royaux ont passé la Bonnette et ont commencé à occuper les pentes du Demié mais les combats ont duré jusqu'à minuit! Ce soir-là, et c'est assez « croquignolet », il se trouve qu'un courrier espagnol survient devant les portes du grand pont de l'Aveyron, annonçant qu'il porte une lettre pour le Duc de Vendôme... Le Duc de Vendôme est le demi-frère du Roi et c'est lui qui est en train de faire le siège de la ville! Le messager s'est trompé de côté, mais les Saint-antoninois lui ouvrent les portes, l'amènent sur une place... et lui font publiquement avaler son courrier! Ce n'est pas si drôle que

cela, car à l'époque les courriers militaires sont réputés indestructibles, capables de résister à n'importe quelle agression. Je veux dire que ce n'est pas une simple feuille de papier et que mâcher un tel courrier peut-être indigeste, peut-être même mortel... On ne sait pas ce qu'est devenu ce courrier espagnol, toujours est-il qu'il a mangé ses missives pour le bonheur des habitants rassemblés.

Le 12, le régiment de Piémont, un des grands régiments permanents du Roi, lance la première attaque frontale contre les remparts. On parle de dizaines de morts royaux pour quelques blessés dans la ville. Jusqu'alors le siège se passe très bien pour les Saint-antoninois, sauf que le fils Vinagré revient de l'extérieur de la ville accompagné du soldat Ramat. Ramat est de Nègrepelisse et il annonce que la ville a été détruite « raz de terre ». On a tellement brûlé, pillé et pendu qu'on a manqué de corde, qu'il a fallu dépendre pour pouvoir pendre à nouveau! Ce massacre est une menace effrayante pour les habitants de Saint-Antonin. Fin de la première partie du siège.

Sur le plan de Barry (page suivante), vous voyez deux types de fortifications: d'abord un mur assez linéaire, ce sont les fortifications moyenâgeuses. Il faut imaginer des murs qui font 8-10 mètres de haut, bordés régulièrement de petites tours. Pour avoir une idée de ce à quoi pouvaient ressembler ces murs, vous pouvez aller rue Constant où une maison face au collège garde quelques créneaux, ou aller à Montricoux où reste une partie des murs de la ville. Ces murs n'ont une efficacité que jusqu'au déploiement de l'artillerie qui effondre facilement ces structures verticales. Se développe alors un deuxième type de fortifications qu'on peut dire à la Vauban. C'est anachronique parce que Vauban ne va énoncer son concept que dans les années soixante-dix, mais Vauban n'a pas tout inven-

té, il n'a fait que théoriser ce qui était déjà pratiqué. Ici, on a affaire à des fortifications qui sont extrêmement développées, extrêmement complexes qui auraient été faites par le même architecte que celles de Montauban à l'époque. Des fortifications à plans inclinés, en systèmes de bastions, de pointes, de cornes, de demi-lunes. Des plans inclinés de façon à ce que les bombardements ricochent sans abîmer les murailles, et des positions en escalier qui sont toujours défendues par celles qui sont au-dessus, de telle manière que tant qu'on ne tient pas la totalité des défenses, on ne tient rien. Des fortifications extrêmement modernes qui ont disparu. Mais si on fait une comparaison d'un plan moderne avec celui de Barry, on voit comment les distinguer aujourd'hui: l'espace public a été défini par l'espace où se trouvaient les fortifications. Vous comprenez pourquoi le garage Blatger est sur un renforcement pointu, pourquoi la place des Tilleuls est partiellement surélevée. À mon sens une autre maison a gardé des restes des contreforts de ces défenses, la maison Golse vers la gendarmerie dont le jardin en pointe est surélevé de presque deux mètres par rapport au reste du quartier.

Le 13 juin la situation change, parce que, le siège de Nègrepelisse terminé, le Roi est fâché que celui de Saint-Antonin ne soit pas fini lui aussi, et qu'il va donc faire converger presque toutes ses armées sur la ville. Dans très peu de jours il y aura 30 000 hommes encerclant la ville. La plus grande part va arriver par la côte de Liquière, une autre partie arrivera par le Roc d'Anglars. Le matin du 13, le Prince de Condé installe la tente d'état-major et convoque une réunion. L'ensemble de l'état-major va convenir que le plus simple est d'attaquer entre les cornes, par le nord, sauf un des maréchaux qui est monsieur de Bassompierre. C'est un gentilhomme guerrier, nommé maréchal quelques mois plus tôt.

*Le roi Louis
XIII passe
en revue les
troupes à
Montauban
en 1621*



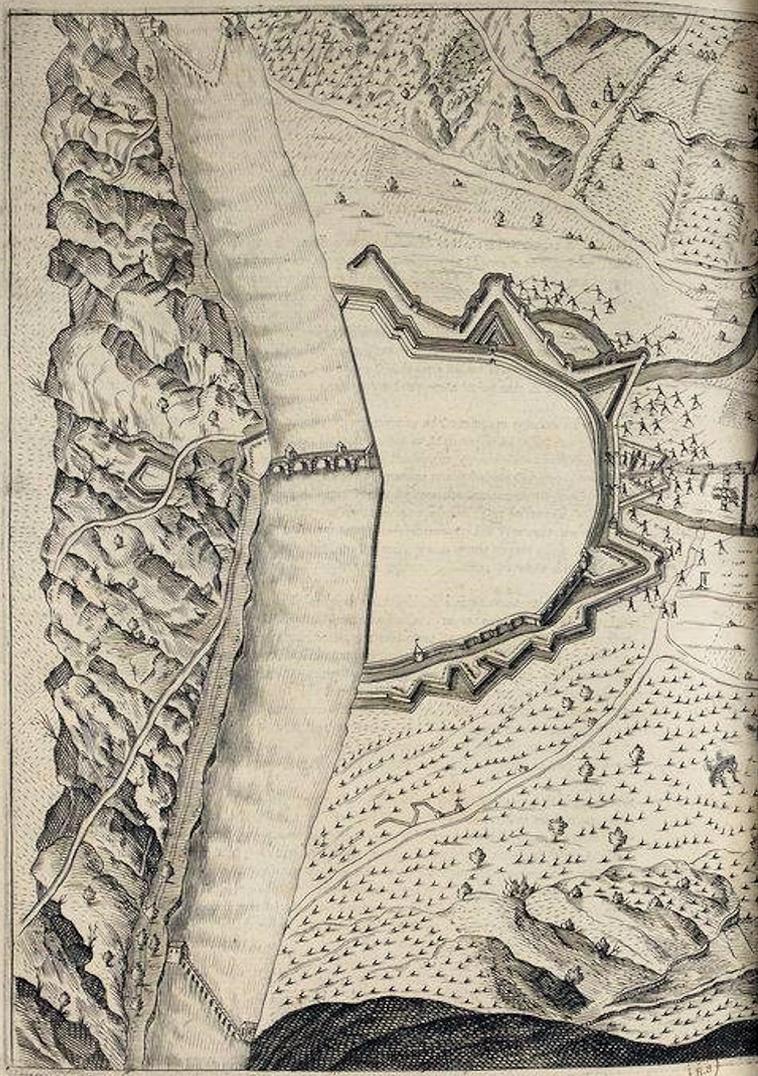
Il faut savoir que, lors du siège de Montauban en 1621, le Roi avait perdu son favori, le duc de Luynes, qui l'avait décomplexé et encouragé à reprendre le pouvoir à sa mère. Luynes a contracté une fièvre pourpre devant Montauban et en est mort; le Roi n'a donc plus de favori et donc tout le monde s'affaire autour lui pour devenir son principal conseiller. À ce moment-là, le maréchal de Bassompierre a le vent en poupe, et donc il s'oppose à tout l'état-major en expliquant qu'il est sot d'attaquer par le nord, qui est l'endroit le mieux défendu, et qu'il vaut mieux attaquer par le sud, là où il n'y a pas de défenses modernes et seulement des vieux murs moyenâgeux. Une des idées est de relever la chaussée entre le moulin du Batan et celui du Gravier, et d'affaisser celle de Roumégous (comme l'État nous enjoint de le faire aujourd'hui... éternel retour de l'histoire!) de façon à assécher l'Aveyron, y installer une batterie de canons qui viendront aisément à bout des vieux murs. Mais il est en rivalité avec le Prince de Condé, cousin du Roi, et on ne tient pas compte de sa proposition, continuant le plan prévu, dirigé par un maréchal nommé Marillac.

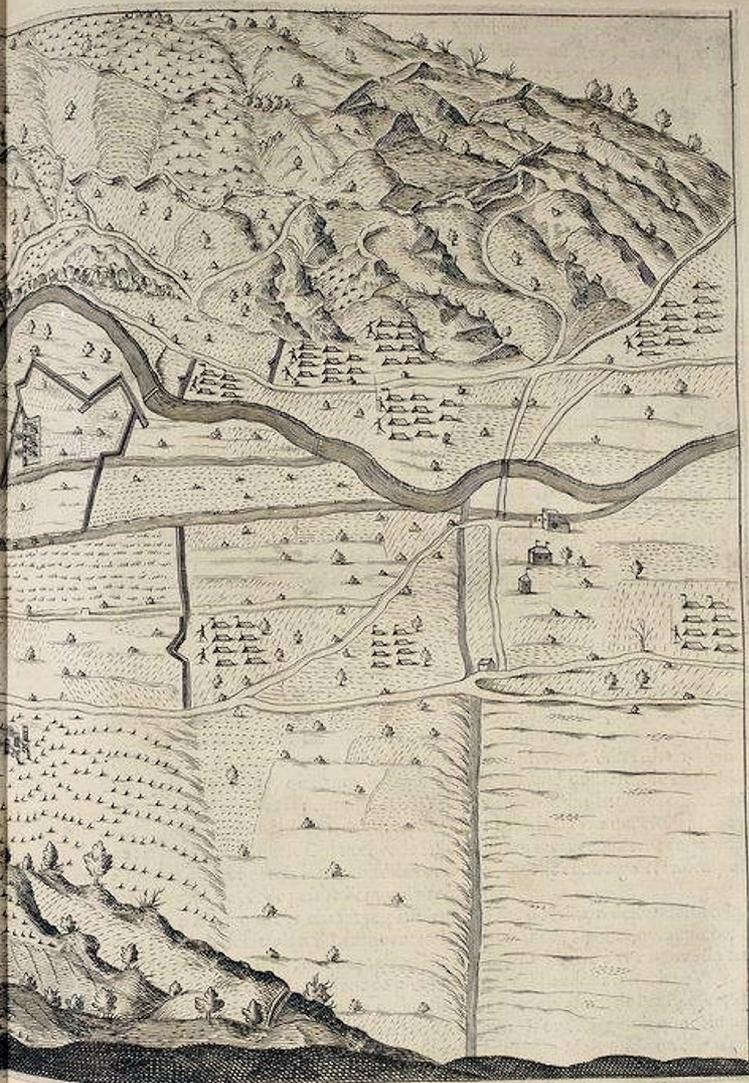
Le Roi ne va arriver que dans l'après-midi. Il n'a pas assisté au siège de Nègrepelisse car c'est un pays de plaine et donc pas très intéressant à regarder. En revanche, il va se

passionner pour celui de Saint-Antonin. À nouveau le rôle de la géographie - rôle stratégique (difficultés du terrain) et historique (conservation du site) nous l'avons vu – rôle aussi scénographique en quelque sorte, car tout le siège est sous l'œil, observable comme un jeu de petits soldats de plomb (jeu qu'a adoré le Roi dans son enfance). Cet aspect scénographique et quasi virtuel n'est pas anodin: un des historiographes du Roi, monsieur de Bordeaux, nous explique qu'il y a des spectateurs sur tous les sommets et il les évalue à 6000! Ils campent et viennent assister au match en quelque sorte. Comme lors du siège de La Rochelle, dont on trouve encore aujourd'hui des tickets d'entrée pour visiter la digue, ou des médaillons « souvenir du siège de La Rochelle ».

Le 14, la ville n'est toujours pas enfermée. Trois régiments arrivent par le Roc d'Anglars et ruinent le moulin du Gravier. Le régiment de Piémont, déjà présent sur la rive droite de l'Aveyron attaque le moulin du Batan de façon à libérer le passage sur la digue et permettre à deux régiments sur la rive gauche de traverser.

Dans un premier temps, chaque régiment a sa journée ou sa demi-journée pour attaquer entre les cornes: la veille c'était le régiment de Piémont, ce matin du 14 c'est celui de





Vue du théâtre des combats - plan de Barry

Normandie, puis l'après-midi le régiment des Gardes. Aucune attaque n'aboutit et chaque régiment attaque un par un pour montrer sa bravoure, les autres se contentant d'enclorre la ville.

Autre anecdote cocasse: alors que le roi est dans la tente d'état-major, une armée de gueux surgit par l'arrière. Les gardes Suisses sont d'abord paniqués, mais il s'avère que ce groupe d'environ 300 individus armés de faux, de fléaux et de quelques arquebuses, dirigé par un « prêtre qui, las de son bréviaire, avait voulu se faire aventurier » (selon de Valdor), vient se mettre au service du Roi contre les huguenots. Le roi, embarrassé, leur commande d'aller surveiller ses arrières en cas d'une contre attaque cévenole.

L'anecdote me permet d'insister sur un détail: la localisation de la tente d'état-major. La seule référence que l'on ait aujourd'hui de ce siège est un panneau mis en place par les Amis du Vieux Saint-Antonin sur Pechdax localisant l'emplacement de cette tente. Il me semble hélas, même si c'est fort heureux qu'il y ait quelque chose pour nous remémorer ces événements, que ce panneau est mal placé. Les Cévennes sont en arrière du Démié et non de Pechdax. La deuxième raison est que ce matin du 14 les pentes de Pechdax ne sont toujours pas aux mains des royaux, ils ne les prendront que dans l'après-midi. Un certain capitaine de Nantas sera envoyé pour nettoyer ces pentes d'où des huguenots tirent sur le régiment de Chappes qui peine à creuser les tranchées d'approche que l'on voit le long de la Bonnette. Une troisième raison est le plan de Barry, plan réalisé de là où l'observatoire était placé... Peut-être qu'il serait intéressant de réfléchir à une nouvelle inauguration du panneau, il suffirait d'une pioche et d'un seau de ciment.

Un autre argument est la localisation des coulevrines sur les pentes du Démié, car le roi a adoré s'en servir pour tirer lui-même sur la ville, et est allé directement de la tente aux coulevrines. Il est très content de toucher des habitants qui tentaient de remonter les murs. La très mauvaise nouvelle de cette journée du 14 est l'arrivée des canons, malgré le relief et les chemins détruits. Les Saint-Antoninois pensaient que jamais de tels canons, qui pèsent des tonnes, ne pourraient être acheminés. À partir de ce jour, les canons vont continuellement tirer, jusqu'à 200 boulets par jour.

Le 15 est la journée des séditions. Le maréchal de Marillac commande des attaques, mais rien ne vient. En particulier, les régiments des Gardes et de Navarre refusent d'obéir. Le prince de Condé accuse de Bassompierre d'être à l'origine de ces séditions. Il faut se rappeler que Condé, après avoir raté son coup d'État de 1616 a été embastillé pour 3 ans, et a été reçu par Bassompierre alors gouverneur de la Bastille... Il y a de grandes tensions dans les rangs royaux. Ce jour-là aussi, une dizaine de gentilshommes, se plaignant de leur inaction puisque seuls les régiments sont sollicités pour les attaques, décident d'attaquer la ville. Ils s'appelaient Laverdin, Breval, Bellebrune, Deleville, d'Olivet, etc., de jeunes nobles qui ont de moins en moins de rôle dans cette guerre où l'on préfère stratégiquement les régiments, composés de soldats, c'est-à-dire d'engagés payés, qui sont souvent de basse extraction, à qui on demande de savoir manier la pique ou le mousquet et d'avancer en carré. Ils attaquent en vain un des bastions. Le 15 est la journée des séditions où chacun n'en fait qu'à sa tête.

Le 16 juin, les royaux prennent le moulin de Roumégous et s'installent dans la plaine du



Détail du plan de Barry: scène d'assaut

Pradel. Les Gardes attaquent entre les cornes, les choses ne progressent pas et le Roi s'agace. Il demande que l'on suspende les combats. Bassompierre fait une nouvelle bravade: il propose d'aller chercher le régiment des Gardes, Thémynes veut lui montrer le chemin, mais Bassompierre dit qu'il en connaît un plus court et descend à découvert directement jusque sous les murs. Les assiégés le prennent pour cible, lui trouent la manche, brisent sa canne, déchirent son baudrier et font tomber son épée. Il revient sauf et très content de sa bravade! On est encore à une époque où la bravoure est une marque de supériorité, d'autres s'y essaieront lors de ce siège, comme un certain Baron de Béthancourt qui, lui (pour notre secret petit plaisir personnel), mourra d'une balle dans la tête.

Ce jour-là les choses sont encore assez légères, et les habitants gardent un côté brava-
 vache: on nous relate qu'un tambour est sorti sur le bastion du Pré, a fait une longue

chamade pour bien attirer l'attention, puis a copieusement insulté le Roi et les assaillants, jusqu'à ce qu'un sergent de ville vienne le chercher et le ramène par l'oreille à l'intérieur des murs. Monsieur de Bordeaux commente « je crois qu'il était ivre ».

Les Saint-antoninois n'avaient que quelques petits canons: des fauconneaux et une couleuvrine. Ils ne tiraient pas que des boulets, mais aussi une sorte de chevrotine composée de morceaux de cloches. Ils parviennent à briser un des canons du Roi, du coup l'artillerie royale canonne les pièces de la ville. On apprend qu'un certain Fournel, servant de la couleuvrine, a reçu un coup de canon et qu'il a perdu quatre doigts et trois de ses enfants... Les enfants participaient au combat (peut-être est-ce pour cela que l'on tire tout et n'importe quoi, et pas que des boulets qui pèsent sept livres), tous les habitants participaient, les femmes en particulier, vous allez le voir.

Le 17, les royaux prennent la Popie abandonnée par les protestants, une petite fortification au bout du grand pont sur l'Aveyron. La ville est enfin totalement ceinturée, après 9 jours de combat! Le Roi a interdit les attaques et démis Marillac du commandement, il ne se passe donc rien. La ville peut penser que l'on se dirige vers un siège long.

Le 18, Normandie attaque ente les cornes et prend presque toutes les fortifications modernes, mais les femmes surviennent et repoussent l'assaut. La Bertrande a décapité deux royaux avec sa daille (sa faucille), la fille de Madame Delors, la chambrière Dejust ou madame de Peynavaire ont été blessées... Mais, jusqu'alors il n'y a presque que des blessés du côté des défenseurs, quand les morts se comptent par centaines du côté royal. Les choses se passent encore plutôt bien pour la ville, sauf que Monsieur de Saint-Sébastien, le maréchal envoyé par le Duc de Rohan pour organiser la défense de la ville, est mortellement blessé.

Le 19, les Gardes attaquent à leur tour entre les cornes. On tire plus de 160 boulets, le Roi chausse ses bottes pour descendre galvaniser les hommes. Ce jour-là, presque tous les capitaines du régiment des Gardes meurent. En face, Madame Aliès est morte à la manœuvre sur les remparts, la fille Plagavent est morte décapitée par un boulet. Le Roi est extrêmement mécontent et réunit un conseil de guerre. Monsieur de Bassompierre en profite pour raconter son histoire, affirmant que lui, en attaquant par le sud, aurait fait tomber la ville en trois jours. Le Roi est stupéfait, Condé est provoqué... Cela fait deux jours qu'il mène l'attaque...

Le 20, ce n'est plus un régiment qui va montrer sa bravoure sous les murs, Condé envoie la totalité de l'armée du Roi! Une

journée dantesque, 30 000 hommes, soit 50 à 60 hommes par mètre linéaire de fortification! Le combat dure toute la journée, et les fortifications modernes tombent. Témoignage du côté assiégé: « le troisième assaut a été donné au niveau des cornes, il a été terrible et dans les deux partis on a perdu beaucoup de monde. Les ennemis à force de troupes et de coups de canon ont gagné les cornes et fait brèche aux murailles de la ville près de la maison Lanausse (chanoine). Ils ont fait jouer une mine qui les a rendus entièrement maîtres des cornes, mais ils ont perdu un grand nombre d'hommes. Ils nous en ont tués aussi beaucoup, entre autres David Ouradou capitaine, monsieur Cousin fils du capitaine, Monsieur Benjamin Filippi, David Franc notaire, monsieur Luc tailleur de pierre à Bruniquel, Bourrel apothicaire, Prévarac de Verfeil, Marc Grave a eu la tête emportée par un coup de canon sur le bastion de la Condamine, et Abraham Barrière a eu le même sort sur le bastion de Bézies. Le même coup de canon emporta à moi, Antoine Aymar, la main gauche ». Du côté du Roi: « les ennemis de leur côté furent tous tués ou blessés, savoir 200 tués et plusieurs blessés, 8 capitaines morts, 15 à 20 femmes mortes, la plupart suffoquées de la mine. Toutes les cornes perdues. Cette occasion peut s'appeler très belle car c'était une chose furieuse de voir donner tant de gens et de tant de côtés en fort bon ordre ». La partie est perdue pour Saint-Antonin.

Quelques petits détails significatifs: la brèche est faite à la hauteur de la maison du chanoine... un chanoine est un catholique. Nous sommes après les guerres de religion et les choses sont plus complexes que purement religieuses. On a plusieurs témoignages qui montrent qu'il y a des protestants dans les rangs du Roi et des catholiques dans la ville.

Tous les corps de métiers sont là, des habitants de tous les villages alentour sont venus se réfugier dans Saint-Antonin. Monsieur de Bordeaux relate même que le soir des Parisiens se sont insultés de part et d'autre du mur pour avoir choisi le mauvais camp. C'est une guerre civile, fratricide. Il faut se rappeler aussi qu'à cette époque les uniformes n'existent pas et lors du corps à corps il est très difficile d'identifier l'ennemi, alors on crie. Les Saint-antoninois crient « Montauban » quand les royaux, par provocation, crient « Nègrepelisse ». Les renforts montalbanais, arrivant le 22 au soir, vont se présenter en langue gasconne, mais c'est un officier du Roi gascon qui leur répond, et ainsi les attire dans un piège. Il faut s'imaginer des combats extrêmement confus.

Le 21, la ville sent bien que la partie est perdue, donc il faut commencer à négocier. Là nous avons un témoignage intéressant du côté de Saint-Antonin. On sait que Saint-Sébastien a été grièvement blessé quelques jours auparavant, mais on ne sait pas clairement qui a repris la direction de la défense de la ville. Mais là on apprend qu'un certain apothicaire Causse est allé parlementer et a été démis de son écharpe de maréchal et garrotté sur le champ. Ce témoignage saint-antoninois est en fait confirmé par le plan de Barry, qui présente les combats après la prise des cornes (après le 20 donc) et où on voit une potence devant la ville avec un pendu : Causse sans aucun doute. Une suggestion aux autorités locales : « Place des Tilleuls » c'est un peu commun, alors que « place du Maréchal apothicaire Causse » ça a plus de gueule, et puis on lui doit bien ça.

Le 22, on envoie le consul de la ville, le consul Martin. Les canons du Roi ont été rapprochés des murs et bombardent la porte du Pré, dont ils effondrent les tours. Le

secours de Montauban de 200 à 300 cavaliers se présente devant la Condamine, mais tombe dans une souricière.

Le 23, le Roi assiste à la reddition. On monte une potence avec 12 nœuds coulants. Il est décidé que les Saint-Antoninois auront la vie sauve et l'honneur de leurs femmes, que les soldats étrangers sortiront avec un bâton à la main, les capitaines avec leurs épées, et que le pillage sera arrêté moyennant une somme de 100 000 francs. Les murs seront détruits, on prendra 45 bourgeois comme otages jusqu'à paiement... La raison pour laquelle la ville n'a pas été détruite c'est qu'elle s'est défendue vaillamment, contrairement à Nègrepelisse ou Tonneins où l'on avait massacré tout le monde et qui furent détruites totalement.

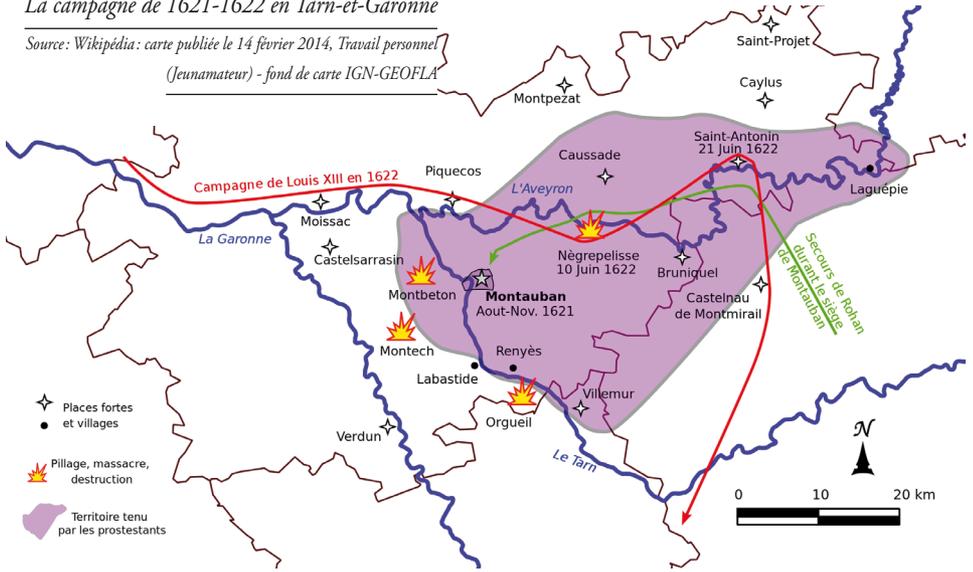
Le 24, on pend 11 personnes (dont un certain Porte, catholique). C'est une idée de Condé pour terroriser les habitants : laisser un nœud libre !

Le 25, le douzième se présente : c'est un habitant de Verfeil qui n'a rien à voir avec la bataille... Toujours ce côté tragicomique de cette période. Pendant ce temps, le Roi s'en va continuer sa campagne dans le Languedoc. Il va vers Castelnau-Montmirail. Les canons ont du mal à monter la côte du Roc d'Anglars, le Roi doit faire une pause, et se livre, en compagnie de Bassompierre et de soldats des gardes, à une bataille de noix vertes ! On joue à la guerre après avoir fait la guerre pour de vrai...

Pour conclure, on peut se demander combien de personnes étaient là pour ce siège. 30 000 hommes en armes du côté royal. Ces armées n'avaient pas d'uniforme, mais n'avaient pas non plus d'intendance, elles étaient entourées d'une nuée de gens : can-

La campagne de 1621-1622 en Tarn-et-Garonne

Source : Wikipédia : carte publiée le 14 février 2014, Travail personnel
(Jeunamateur) - fond de carte IGN-GEOFLA



nières et prostituées, goujats d'armée qui pillaient les environs pour trouver la pitance. Des milliers, peut-être une dizaine de milliers. La ville était pleine comme un œuf, 5 000 à 6 000 habitants plus les réfugiés et les 1 200 volontaires. Et puis les 6 000 spectateurs... donc 50 000? 60 000? Plus que Saint-Antonin n'en a jamais accueilli.

La deuxième question : où sont passés les morts? Ça se compte en milliers de morts, nous sommes au mois de juin, la terre est dure comme de la pierre... Je suggérerais de regarder là où les fossés se trouvaient.

Enfin, il est très important de se souvenir de ces événements, car si aujourd'hui nous sommes un des villages préférés des Français, si on peut encore se targuer d'être un village médiéval, c'est parce qu'il n'a pas été rasé. Et il n'a pas été rasé parce que les habitants de l'époque ont réussi à impressionner assez un jeune roi imbu de sa personne et vexé de ses échecs précédents pour qu'il juge la ville vaillante. La ville a perdu le combat, mais

c'est une défaite qui est une victoire car elle nous permet aujourd'hui d'être un village si agréable. ■

Jean-Baptiste Fol

■ [Amalric, Jean-Pierre]
[Fol, Jean-Baptiste] [Louis XIII]
[siège] [Saint-Antonin-Noble-Val]
[huguenots] [Guerres de Religion]

Ndlr : Rapprocher cet article de celui de Georges Julien, publié dans notre bulletin pour 1973 (p 15), intitulé « Le siège de Louis XIII », tiré notamment des mémoires du maréchal de Bassompierre et d'un journal rédigé par un témoin saint-antoninois, Aymar.